



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand
Jacques VIDAL-NAQUET (BnF)

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de
Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques
(CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de
l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance
(AFRELOCE)

Jeudi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

La Grande Guerre racontée aux enfants italiens

Mariella Colin

ERLIS EA 4254 (Université de Caen Basse-Normandie)

Lors de la Grande Guerre, les enfants italiens¹, à l'instar des enfants français², se trouvèrent plongés pour la première fois dans l'univers d'un conflit, et fortement impliqués dans les pratiques de nationalisation mises à l'honneur dans le pays. Leur mobilisation symbolique trouva sa place au sein de la nation armée, et devint même un élément important dans la construction du discours idéologique.

Des thèmes et des formes nouvelles firent leur entrée dans la culture et la littérature de la jeunesse. Les livres et les journaux s'adaptèrent à l'actualité, et le monde de l'écrit se donna pour mission de renforcer l'intégration de l'enfance ; la guerre en cours allait être expliquée, représentée, racontée, rendue familière par le biais de la fiction romanesque et des images. Elle commença par faire une apparition discrète en 1914, lorsque la péninsule n'était pas encore concernée par les hostilités ; puis en 1915, au moment de l'intervention

¹ Sur l'implication des enfants italiens en 1915-1918, cf. Walter Fochesato, *La guerra nei libri per ragazzi*, Milano, Mondadori, 1996 ; Andrea Fava, « All'origine di nuove immagini dell'infanzia : gli anni della Grande Guerra », in Maria Cristina Giuntella, Isabella Nardi (éd.), *Il bambino nella storia*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1993, p. 181-204 ; Id., « La guerra a scuola », in Diego Leoni, Camillo Zadra, *La Grande Guerra. Esperienza, memoria, immagini*, Bologna, Il Mulino, 1986, et Antonio Gibelli, *Il popolo bambino. Infanzia e nazione dalla Grande Guerra a Salò*, Roma-Bari, Laterza, 2005.

² Cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993 ; Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie. Génération grande guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.



des Italiens, on en détailla les causes et les enjeux. La guerre fut d'abord présentée comme une nouvelle attraction, un jeu où les ennemis étaient invariablement ridiculisés, et ce n'est que dans un deuxième temps, au fur et à mesure que sa durée et sa dureté s'imposaient à la nation, qu'elle commença à s'inscrire dans les textes sous la forme plus dramatique du « roman de guerre », suscitant l'identification aux personnages et provoquant une participation affective.

De la « guerre des autres » à la « guerre pour rire »

En août 1914, l'Italie se déclare neutre et reste à l'écart des opérations militaires pendant toute la première année de la guerre. Les premiers textes pour les enfants qui en informent leurs lecteurs sont le reflet de cette neutralité, voire d'un certain pacifisme, et parlent avec un certain détachement des affrontements en cours, en les présentant comme « la guerre des autres », dont les Italiens sont simples spectateurs. Dans la couverture de *Vecchie guerre vecchi rancori (1866-1970-71)*³, campent dans une posture belliqueuse deux volatiles, l'un rouge et l'autre noir : le coq français et l'aigle impérial germanique. L'auteur explique que le conflit qui se déchaîne doit être vu comme un nouvel épisode de la lutte que se livrent la France et l'Allemagne depuis 1870. L'Italie et les Italiens sont également absents d'un livre publié en 1915 : *Tranquillino... dopo la guerra vuol creare il mondo... nuovo*. Ce grand album en couleurs illustre une curieuse histoire en vers de Vittorio Emanuele Bravetta. La scène s'ouvre sur le monde anéanti par la guerre : la pluie de bombes qui s'est abattue sur la terre a détruit non seulement les capitales des nations belligérantes, mais toute forme de vie. Comme dans un récit de science-fiction, dans ce monde apparemment désert restent quelques survivants : Tranquillino, un petit garçon qui dormait si profondément qu'il n'a rien entendu, se réveille ; puis Sirenetta, une petite fille qui s'était cachée dans un pot de moutarde. Les deux enfants parcourent des plaines couvertes de ruines, contemplant des champs de bataille où sont encore alignées les bottes des soldats abattus, pénètrent sous terre (où ils trouvent le casque de l'empereur Guillaume), descendent sur le fond de la mer (où ils aperçoivent des cuirassés par centaines). Tranquillino décide de refaire un monde nouveau où il n'y aura jamais de guerre ; son projet cependant ne pourra pas se réaliser parce que le garçon, au lieu de bâtir une planète pacifique, se laisse aller aux instincts meurtriers innés dans la nature humaine.

Pendant les mois suivants, le débat entre le courant d'opinion souhaitant l'entrée en guerre à côté de l'Entente cordiale et celui qui s'y oppose se fait de plus en plus vif dans la péninsule. Mais la plupart des livres pour les enfants continuent d'adopter un ton gai et transforment la guerre en une sorte de nouveau jeu. Parmi les premiers, on trouve un *ABCDARIO di guerra*⁴ illustré par Golia, qui, sur le modèle des alphabets de guerre déjà parus dans les pays belligérants⁵, associe les lettres aux mots, lieux et objets du conflit (« A » comme « Aeroplano », « B » comme « Baionetta », « M » comme « Morte », « T » comme Trincea) et à ses acteurs (« A » comme « Alpini », « B » comme « Belgio », « S » comme « Salandra »...). Bien que les destinataires soient des enfants, les dessins (qui sont des caricatures déjà publiées dans des journaux satiriques) conviennent assez peu à la sensibilité enfantine, et les légendes, dont le contenu est très politisé, encore moins. Golia illustre encore une histoire en vers de Bravetta : *Pentolino e la grrrande guerra*⁶ met en scène un gamin belge, Pentolino. C'est un enfant au corps minuscule surmonté d'une grosse tête, dessiné de manière caricaturale, tout comme sont dessinés ses compagnons, qui représentent les armées alliées : le français Rataplan, l'anglais Bulldog, le russe Balaboff, pour lesquels Pentolino travaille comme vivandier ; leurs ennemis sont l'allemand Fritz et le turc Mamma-lucco. La nuance comique présente dans le titre (la « grrrande guerra » du « pentolino » suscite le sourire) est reprise dans le récit, qui choisit le mode du conte. Pentolino reçoit comme

³ Luciano Zuccoli, *Vecchie guerre vecchi rancori*, Ostiglia, La Scolastica, 1914, p. 9.

⁴ Golia [Eugenio Colmo], *ABCDARIO di guerra*, Torino, Lattes, 1915.

⁵ Dont les titres sont les suivantes : *ABC of our soldiers*, *Our Allies ABC War Book*, *The Allies' Alphabet of the ABC of the War* ; *Alphabet de la Grande Guerre*, *Pour les enfants de nos soldats*, *L'Alphabet des petits Français*... La liste complète de ces abécédaires de guerre français et anglais se trouve in S. Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants, 1914-1918*, p. 49.

⁶ *Pentolino e la grrrande guerra*, vers de Bravetta, dessins de Golia, Milano, Sonzogno, 1915. Pentolino signifie « petite marmite » en italien.



cadeau pour Noël des petits soldats, qui grandissent jusqu'à atteindre la taille réelle : ce sont des *bersaglieri* italiens, qui vont chasser l'Allemand et le Turc. Et voilà que la guerre se termine par un envol de blanches colombes, tandis que les soldats crient en chœur : « Paix ! ».

Le même registre ludique est adopté dans deux volumes de la « Bibliotechina della Lampada » de Mondadori, très joliment illustrés : *La guerra. Commediole*⁷ (petites pièces de théâtre sur le thème de la guerre) et la *Storia degli austriaci senza rancio e di ventidue asinelli prigionieri*⁸ : sur un ton de raillerie, on raconte comment des soldats italiens ont joué un tour pendable aux soldats autrichiens, en s'emparant des ânes qui transportaient les marmites de leur ordinaire. On rit également à la lecture des vignettes du *Corriere dei Piccoli*, où la guerre est mise en scène dès le début du conflit, en correspondance avec le choix interventionniste du *Corriere della Sera* (l'influent journal milanais auquel le *Corrierino* était rattaché). La propagande y sera constante⁹, mais elle sera souvent présentée avec humour et légèreté, dans la continuité de la ligne du comique et du burlesque chère au journal. Dans les planches de la première page apparaissent de nouveaux personnages, dessinés par Attilio Mussino et Antonio Rubino, dont les aventures imaginaires et amusantes sont liées à la guerre. Mussino donne vie à Schizzo, un garçon qui, après avoir accompagné à la gare son frère aîné appelé sous les drapeaux, se met à rêver de participer aux combats ; le jour, il suit les nouvelles du front en écoutant les conversations des adultes, et la nuit il se voit transporté sur les champs de bataille. Dans ses rêves guerriers, il n'y a jamais de morts ni de blessés, on n'éprouve ni peur ni douleur ; la victoire des Italiens sur leurs ennemis est remportée à coups de boules de neige, tandis que les roquettes font exploser de gigantesques œufs de Pâques. Dans les illustrations de Rubino, la guerre se déroule au pays des jouets et se présente sous un aspect constamment joyeux. Dans ces batailles où les bombes qui éclatent sont des feux d'artifice, les protagonistes qui représentent l'armée italienne (Italino, Abetino, Luca Takko) sont des pantins courageux et malicieux, qui s'amuse à faire des blagues à des adversaires imbéciles. Tout suggère la lourdeur dans le décor de l'empire teutonique, où les soldats sont perpétuellement figés au garde à vous, tandis qu'à Legnazia règnent la grâce et la gaieté.

Toutes ces « guerres pour rire », qui ne veulent troubler en rien la joie des enfants, apaisent les peurs et permettent même de satisfaire de manière jubilatoire les fantasmes enfantins de toute puissance face aux adultes, en montrant la supériorité naturelle des « gentils Italiens » sur les « méchants Autrichiens ». Ces historiettes composent une parodie simplifiée mais efficace, en réponse aux consignes de la propagande dans la première année, lorsque l'opinion publique ignore encore les souffrances des soldats dans les tranchées, les horreurs des combats et l'ampleur des pertes humaines, minimisés par la censure.

De l'enfant spectateur à l'enfant acteur

On veut aussi divertir les jeunes lecteurs avec plusieurs petits romans, dont les héros sont d'intrépides va-t-en-guerre construits sur le modèle des personnages du *Corriere dei Piccoli*. Dans *Pinocchietto contro l'Austria*¹⁰, Pinocchietto est une marionnette dotée d'un grand nez qui a la taille d'un adolescent de seize ans ; lorsqu'il apprend que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie, il ne rêve que d'aller « au front, avec les soldats, pour tirer sur les Autrichiens ! »¹¹. Il s'enfuit de chez lui, assiste aux assauts, puis se lance tout seul dans une expédition punitive contre les Autrichiens qui placent des mines sur le chemin des Italiens ; il en fait sauter une et provoque la mort de vingt soldats ennemis. Dans ces rodomontades destinées à faire rire et à caricaturer l'ennemi, en montrant sa niaiserie ou sa lâcheté, on peut voir un reflet de l'optimisme du gouvernement italien et du courant interventionniste au moment de l'entrée en guerre, lorsqu'on prévoyait

⁷ Camillo Antona Traversi, *La guerra. Commediole*, Ostiglia, tip. La Sociale, s.d. [1915].

⁸ Francesco Saporì, *Storia degli austriaci senza rancio e di ventidue asinelli prigionieri*, Ostiglia, tip. La Sociale, s.d. [1915], illustrées par un groupe d'artistes dessinateurs (Golia, Mussino, Gustavino et Moroni Celsi).

⁹ Sur la représentation de la guerre dans le *Corriere dei Piccoli*, cf. Juri Meda, « Il *Corriere* va alla guerra. L'immaginario del *Corriere dei Piccoli* e le guerre del Novecento (1912-1945) », *Storie e documenti*, 2001/6, p. 97-108.

¹⁰ Bruno Bruni, *Pinocchietto contro l'Austria*, Milano, Bietti, 1915.

¹¹ *Ibid.*, p. 8.



qu'elle serait de courte durée, et que grâce à une puissante offensive italienne obligeant l'Autriche à capituler, les Alliés remporteraient rapidement la victoire sur les Empires centraux.

Ciuffettino alla guerra, écrit et illustré par Yambo¹², est un étrange « conte de guerre » qui mélange réel et merveilleux. Le protagoniste de cette histoire est un enfant minuscule coiffé d'une longue mèche de cheveux, déjà familier du jeune public. Dans ce nouvel épisode, il vit dans les « terre irredente »¹³ et doit affronter Ceccobeppe : ce nom composé des diminutifs de François et Joseph est le surnom dont était affublé en Italie l'empereur d'Autriche-Hongrie ; c'est un vieillard gâteux, qui tousote sans cesse et joue avec de petits soldats de bois. Ciuffettino lui annonce que l'Italie a déclaré la guerre ; les soldats italiens arrivent aussitôt, et après une guerre-éclair ils entrent dans la ville où les habitants les accueillent en agitant des drapeaux tricolores. Un autre récit de Yambo s'éloigne des territoires de l'imaginaire pour se rapprocher de la scène de l'histoire : *Gorizia fiammeggiante. Il figlio del tricolore*¹⁴, qui fait clairement référence à la bataille de Gorizia, la ville italienne en territoire autrichien conquise par les Italiens en août 1916. Le dessin de la couverture, de Yambo lui-même, représente un garçon qui donne de terribles coups de bâton à un aigle bicéphale (l'aigle impérial autrichien). Le protagoniste est Tonino, un enfant du Frioul qui n'aime ni l'école ni le travail. Quand la guerre éclate, il est fait prisonnier par les Autrichiens, mais il réussit à s'échapper pour aller rejoindre les positions italiennes ; ensuite, il participe avec enthousiasme à l'offensive pour s'emparer de la ville, se bat en première ligne puis entre dans la ville avec les soldats libérateurs. Les *terre irredente* sont aussi le lieu où vivent les protagonistes de *Bimbi di Trieste*¹⁵ : ce sont les menues aventures de trois enfants de Trieste, répondant aux prénoms à forte connotation patriotique de Libera, Giusto, Italia, qui subissent au quotidien l'oppression des Autrichiens, mais saisissent courageusement toutes les occasions pour les défier et arborer les trois couleurs, en s'habillant de vert, blanc, rouge. Enfin Pippetto, dans *Pippetto vuole andare alla guerra*, est un orphelin florentin qui travaille comme garçon de courses chez un serrurier¹⁶. À l'annonce de la déclaration de guerre, il ne rêve plus que de se rendre au front avec ceux qui se sont engagés, et cherche à se procurer un uniforme et un fusil pour pouvoir se joindre à eux. En dépit de toutes les difficultés, voulant se battre coûte que coûte, il décide de se mettre en route tout seul, en chantant un hymne patriotique, et il quitte la ville pour aller à la rencontre de la guerre¹⁷.

Du jeu au drame

Le ton de cette « littérature de guerre » pour l'enfance se fait plus sentimental et parfois plus dramatique dans les textes écrits par des auteurs féminins, qui contrastent avec ces inventions comiques. Dans *La ghirlandetta. Storie di soldati* (1915), Térésah compose une « petite guirlande » de nouvelles, mêlant les faits et gestes d'enfants natifs des pays de l'Entente cordiale : les « petites fleurs de la Grande Guerre » sont un hommage aux enfants de tous les soldats¹⁸. Petit Paul est un enfant français qui confie sa maison et ses jouets à un soldat, qui meurt pour les défendre ; Gabriellina va avec sa maman offrir des fleurs aux chasseurs alpins qui partent au front donner leur vie pour la patrie. Dans *Piccoli eroi della grande guerra*¹⁹ le ton se fait plus grave ; Térésah choisit comme exemples de jeunes héros de France et de Belgique, comme Téophile Jagent, garçon français qui, le sourire aux lèvres, affronte le feu du peloton d'exécution ennemi parce qu'il a refusé de

¹² Sur l'auteur-illustrateur Yambo, cf. Mariella Colin, *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Presses Universitaires de Caen, 2005, p. 247-248 et 350-351.

¹³ Les *terre irredente* sont les provinces de Trente et de Trieste, qui sont encore sous la domination autrichienne.

¹⁴ Yambo, *Gorizia fiammeggiante. Il figlio del tricolore*, Ostiglia, tip. La Scolastica, 1916, p. 166. Ce même texte sera réédité en 1935 chez Mondadori dans la collection « Il romanzo dei ragazzi », sous le titre de *Il piccolo fante di Santa Gorizia*.

¹⁵ Haydée [Ida Finzi], *Bimbi di Trieste. Scene dal vero*, Firenze, Bemporad, 1916.

¹⁶ Donna Paola [Paola Grosson Baronchelli], *Pippetto vuole andare alla guerra*, Firenze, Bemporad, 1916, p. 64.

¹⁷ *Ibid.*, p. 257.

¹⁸ Térésah [Teresa Ubertis Gray], *La ghirlandetta. Storie*, Firenze, Bemporad, 1915, p. 4.

¹⁹ Ead., *Piccoli eroi della Grande Guerra*, Firenze, Bemporad, 1915.



servir d'informateur aux Allemands. *Primavere italiche. Romanzo d'attualità*²⁰ d'Olga Visentini paraît également en 1915. L'« actualité » affichée dans le titre se rattache au contexte de la guerre, et de fait, les premières pages témoignent d'un certain réalisme dans la manière de l'aborder. On raconte comment une fillette nommée Aurora et son frère Lorenzo sont contraints de revenir d'Alsace, où ils avaient émigré avec leur famille, un petit groupe de malheureux Italiens arrachés à leurs maisons et à leur travail en pays étranger par l'éclatement du conflit. Pour survivre, Aurora et son frère Lorenzo deviennent musiciens ambulants et s'en remettent à la générosité des passants pendant quelques mois. Quand le printemps arrive et que l'Italie entre à son tour dans le conflit, la narration change soudain de ton ; le réalisme du début laisse place à une rhétorique patriotique enflammée, et les membres de cette famille d'émigrés deviennent tous d'ardents partisans de l'intervention. Lorenzo, qui brûle d'envie de se battre, fait une fugue pour réaliser son rêve de gloire ; il s'introduit dans un convoi militaire et arrive au front avec un bataillon de soldats. Après s'être porté volontaire pour plusieurs missions dangereuses, il se lance dans une opération très risquée : il doit mettre le feu à la mèche d'une mine pour faire exploser la forteresse ennemie. Sa mission réussit, mais l'explosion lui arrache les deux bras. Le garçon meurt sur la montagne vidé de son sang, mais heureux de son sacrifice. La nouvelle de sa mort au champ d'honneur est accueillie avec dignité par sa famille ; sa mère pleure, mais sa grand-mère l'exhorte à montrer plus de force d'âme et à se montrer digne de son fils héroïque.

Le roman d'Olga Visentini est le premier d'une série d'ouvrages construits selon cette même typologie, destinée à être reprise après la fin de la guerre : celui de l'enfant qui fait une fugue pour aller au front et combattre avec un régiment, parfois jusqu'à sa mort. Les historiens attestent que ces enfants-soldats qui ont cherché et parfois réussi à s'engager comme soldats en mentant sur leur âge ont réellement existé²¹. Ils ont donné naissance au personnage de l'enfant-héros au patriotisme débordant, acteur et non spectateur de la guerre, qui se fait remarquer par ses exploits ; son héroïsme est absolu, son courage sans faille, même au moment où il est confronté à l'épreuve suprême. C'est une figure rhétorique à valeur symbolique, un stéréotype destiné à faire accroire que tous les enfants italiens sont impatients de prendre les armes et d'accomplir des gestes audacieux qui, même s'ils ne débouchent pas sur la victoire, prouvent à la nation comme aux ennemis leur valeur au combat.

Le ton dramatique s'accroît en 1917, une année désastreuse pour l'Italie. Sur le front italien, le haut commandement lance au printemps une série d'offensives sur les montagnes du Carso et du Trentin, qui donnent de maigres résultats tout en causant d'énormes pertes. À l'automne, après le retrait des forces des Empires centraux sur le front russe, le front italien est enfoncé sur l'Isonzo par les armées allemande et autrichienne réunies. La bataille perdue de Caporetto se transforme en débâcle : les troupes italiennes se retirent en masse vers l'intérieur de la Vénétie, en même temps que la population du Frioul, tandis que des centaines de milliers de soldats sont fait prisonniers et envoyés dans des camps en Allemagne. Le nombre des morts ne peut plus être passé sous silence, ni celui des blessés et des mutilés, qui sont soignés dans les hôpitaux de la péninsule ; en revenant du front, les hommes ont révélé à leurs familles les souffrances et les atrocités que la censure avait plus ou moins occultées.

Les échos de la douleur et de la peur qui règnent dans le pays atteignent désormais la production narrative pour l'enfance ; la gaieté et la moquerie n'y sont plus de mise, et le ton devient grave pour parler des conditions des soldats en guerre que désormais plus personne n'ignore. En 1917 paraît *Il romanzo di Pasqualino*²² : un beau volume aux pages cartonnées et richement illustrées, manifestement destiné aux enfants fortunés. L'histoire le confirme : Pasqualino est l'enfant chéri d'une famille bourgeoise ayant à son service plusieurs domestiques, qui démontre ses convictions nationales en licenciant la cuisinière allemande lorsque la guerre éclate. La manière d'aborder la question de la guerre correspond bien à des intérêts infantiles : sa mère invite Pasqualino à ne plus s'amuser avec ses jouets allemands, pour les remplacer par des jouets italiens : des soldats en bois fabriqués par des mutilés de guerre, tandis que le petit garçon, de son côté,

²⁰ Olga Visentini, *Primavere italiche. Romanzo d'attualità*, Ostiglia, tip. La Scolastica, s.d. [1915], p. 11.

²¹ Cf. Antonio Gibelli, *Il popolo bambino*, chap. « La strage degli innocenti ».

²² Térésah, *Il romanzo di Pasqualino*, Firenze, Bemporad, 1917, p. 35.



s'emploie à promouvoir la vente de ces jouets patriotiques parmi ses camarades. C'est alors que le cadre enfantin, dans lequel la participation à la guerre passait par le jeu, laisse place à des images plus réalistes et à des pages plus dramatiques, où vibrent des émotions fortes. Quand la focalisation du récit se déplace de Pasqualino à sa grande sœur Lalla, les horreurs de la guerre font leur entrée dans les rêves de la fillette, qui dans son sommeil se croit arrivée au Paradis. Elle voit surgir une foule d'ombres grisâtres : ce sont les âmes des soldats morts, encore habillés de drap vert-de-gris, qui se présentent devant Dieu. Le Seigneur, qui les reçoit une par une, évoque en les recevant la terrible condition qui a été la leur, et leur mort atroce ; l'accueil au ciel et les bénédictions divines apaisent les douleurs et dédommagent ces soldats de leurs souffrances, sans toutefois les effacer. Ils hantent la mémoire de Lalla, qui tous les soirs demande à Dieu de ne plus revoir en rêve les soldats martyrs. Pasqualino aussi perd son insouciance, lorsqu'il rêve à son tour de rencontrer un homme mystérieux : c'est l'âme d'un combattant mort, qui erre sur la terre. Et il est frappé d'une stupeur douloureuse, quand il voit à l'hôpital, où il s'est rendu avec sa sœur, un terrible spectacle : « tous ces pauvres soldats, certains avec des béquilles, d'autres borgnes, d'autres encore la tête bandée, venir à leur rencontre... »²³.

La même note douloureuse se retrouve dans d'autres textes, comme dans le recueil de nouvelles de Marga *I ragazzi e la guerra*²⁴. Plusieurs de ses récits veulent offrir des exemples d'actes héroïques ou d'abnégation accomplis par des enfants : « Spiga », le petit montagnard, tombe dans un ravin en voulant montrer le chemin aux chasseurs alpins ; Mario, le protagoniste de « Piccolo patriota », est condamné à être fusillé parce qu'il a refusé de révéler le lieu où se cachent les soldats italiens ; les « Piccoli esploratori » tombent sous les balles autrichiennes lorsqu'ils risquent leur vie pour porter les ordres... Dans ces histoires, la célébration de l'héroïsme est toujours associée à la dénonciation de la cruauté et de la perfidie des ennemis : Topetta, une petite mendicante, meurt empoisonnée après avoir avalé des bonbons trouvés par terre, « que la féroce Autriche jette d'en haut de ses machines infernales aux enfants d'Italie »²⁵ ; de jeunes enfants meurent sous les bombes larguées par les avions autrichiens sur leur école maternelle sans défense.

On rencontre enfin des romans de guerre au féminin, qui sont d'ailleurs écrits par des femmes. Le ton pathétique y est de mise, les fillettes ne vont pas se battre mais vivent les difficultés de la guerre dans leurs maisons. La protagoniste de *Cenerella*²⁶ est une jeune fille qui subit les conséquences que la guerre cause à la population civile. Domenico, le seul homme de sa famille, est parti au front, en laissant en Sicile sa mère et ses trois sœurs ; il ne peut même plus leur envoyer sa paie de soldat, depuis qu'il a été fait prisonnier et enfermé dans le camp de Mathausen. Privées de tout revenu, les quatre femmes se trouvent obligées de vendre tout ce qu'elles possèdent et d'émigrer, mais lors du contrôle sanitaire Cenerella n'est pas autorisée à s'embarquer à cause de ses yeux malades. Elle doit rester chez ses cousins, et sa condition devient celle d'une véritable Cendrillon : reléguée dans la chambre de la servante, elle devient à son tour une nouvelle domestique, et voit sa souffrance morale amplifiée par la persécution que sa tante, de nationalité autrichienne, exerce à son endroit. C'est alors que son frère, grièvement blessé, est libéré pour être soigné dans un hôpital italien ; il a été amputé d'un pied, et sa blessure s'est infectée. Grâce aux soins que lui prodigue Cenerella, il guérit, et tous les deux décident de rentrer en Sicile ; la vie reprendra pour la sœur et son frère mutilé, qui n'attendent plus que la nouvelle de la victoire pour retrouver la sérénité.

La fin de la guerre

Lors de la fin de la guerre, la presse pour l'enfance salue son issue victorieuse : les *terre irredente* ont été délivrées de l'oppression autrichienne, l'italianité du pays est à présent complète. Dans les premières pages des

²³ *Ibid.*, p. 265.

²⁴ Marga [Margherita Fazzini], *I ragazzi e la guerra*, Firenze, Bemporad, 1917.

²⁵ *Ibid.*, p. 16. La propagande alliée accusait les Empires centraux de faire répandre par les avions des confiseries empoisonnées.

²⁶ Maria Messina, *Cenerella*, Firenze, Bemporad, 1918.



journaux se multiplient les illustrations triomphantes où la carte de la péninsule apparaît recomposée, après l'annexion au Royaume d'Italie du Trentin jusqu'au Brenner, de la Vénétie Julienne et de l'Istrie. On y montre tantôt la victoire fêtée par des défilés et des dizaines de drapeaux tricolores flottant dans les places pavées, et tantôt la fin des hostilités, lorsqu'on représente des soldats qui déposent leurs uniformes et leurs armes. L'enthousiasme des anciens interventionnistes, qui se considèrent comme les véritables représentants de la nation, l'emporte sur les professions de foi pacifistes : la victoire qui leur a donné raison doit être célébrée comme il se doit. Plusieurs textes se réfèrent à l'italianité comme à la valeur par excellence de l'après-guerre.

Après la fin des combats, au lieu de disparaître, des textes en tout genre (témoignages, récits, fictions...) vont se multiplier et envahir les livres de littérature enfantine et les livres de lecture pour l'école primaire. La littérature de guerre, loin de s'épuiser, connaîtra une nouvelle saison, qui va se poursuivre encore longtemps et se transformer, selon la manière dont la Grande Guerre sera considérée et sa mémoire célébrée au fil des années ; dans les romans où la guerre deviendra un thème de fiction, plusieurs canevas seront proposés pour raconter avec quel héroïsme et quel esprit de sacrifice les personnages ont participé au grand événement. On en rappellera non pas l'horreur mais la grandeur et le sens ; l'expérience vécue sera gommée au profit de la rhétorique et la guerre en sortira non seulement légitimée en tant que « juste », mais sacralisée en tant que « sainte ».

Guerre historique et guerre vécue vont ensuite commencer à être présentées aux enfants comme une sorte d'expérience sacrée, sanctifiant la mémoire de tous ceux qui sont tombés en bataille²⁷. La tragédie de la mort de masse et le deuil qui l'a suivie connaîtront un processus de sublimation, à travers lequel le discours sur la Grande Guerre consacra la vie et la mort des soldats ; l'éthique du sacrifice sublimera les massacres, en les élevant au niveau d'un holocauste offert à la Nation. Et après l'arrivée de Mussolini au pouvoir, culte des morts et culte des héros deviendront le socle d'une nouvelle religion civile née de la guerre, sur laquelle le fascisme — qui fera de la Grande Guerre l'un de ses grands mythes fondateurs — bâtira par la suite sa mystique et sa liturgie.

²⁷ Sur la sacralisation de la Grande Guerre, cf. George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris Hachette, 1999 (tr. fr. de *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, 1990).